HAL open science

Lettre à Alain Pessin

Henry Torgue

▶ To cite this version:

Henry Torgue. Lettre à Alain Pessin. Catherine, Dutheil-Pessin; Yvonne, Neyrat. Hommages à Alain Pessin. Un sociologue en liberté, L'Harmattan, pp.227-232, 2007, 978-2-296-04202-5. hal-00995509

HAL Id: hal-00995509

https://hal.science/hal-00995509

Submitted on 25 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Lettre à Alain Pessin

Henry Torgue

in

Dutheil-Pessin, Catherine and Neyrat, Yvonne. *Hommages à Alain Pessin. Un sociologue en liberté*, L'Harmattan, pp.227-232, 2007

Mon cher Alain,

Une des premières recherches qui nous a réunis, c'était ton mémoire de maîtrise de sociologie. Un jour de Toussaint, tu avais donné à quelques amis étudiants une grille d'observation et nous devions décrire tous les comportements et rituels qui se déroulaient dans les cimetières. Cachés derrière les pierres tombales et les chrysanthèmes, il nous fallait ne rien manquer des séquences suivies par chaque visiteur, noter gestes et attitudes, chronométrer prières et recueillements. La mort a été ton premier thème de recherche.
Nous savions bien alors que ce sujet de mémoire nous rattraperait un jour et que la distance entre l'observateur et l'observé se réduirait mais tu es allé trop vite… Depuis le temps qu'on se connaît, c'est la première fois que, bien malgré toi, tu m'as fait de la peine.

Pourtant il ne faut pas laisser gagner le silence. Tu vas continuer à vivre, dans notre mémoire, dans tes écrits, à travers les nombreux savoirs que tu as transmis, dans nos paroles, dans notre affection.

Tous ceux qui t'ont connu gardent des images multiples et riches de tes facettes, des différents chapitres de ta vie, de ces rôles successifs que tu as toujours assumés avec cet humour sérieux qui entremêlait distance et responsabilité.

De nos années de maturation, je veux garder notre écriture à quatre mains, ces jours entiers où l'on rédigeait à deux, aussi bien des écrits très universitaires que des sketches. Avec toi, il fallait produire. Une journée sans écrire n'était pas loin d'être perdue. Alors nous alternions la rédaction de *Villes imaginaires* ou d'articles qui formalisaient nos méthodes avec des pochades mêlant absurde et satire. Un genre nous reposait de l'autre. Mais dans les deux cas, une fois le plan du texte défini, notre écriture se développait à haute voix, comme deux chanteurs s'intercalent sur la même mélodie. Parfois l'un de nous lançait seul tout un paragraphe mais la plupart du temps, notre improvisation croisée tricotait la même phrase. C'est toi qui consultais nos notes éparpillées pendant que j'essayais d'écrire à la vitesse de cette double dictée. Combien de fois en tenant le stylo, j'ai goûté le plaisir d'être associé à une telle intelligence et de vivre ce processus de formulation partagée.

Je t'ai connu poète, gourmand des mots, traqueur de la phrase exacte, celle qui cingle et celle qui caresse. Nous étions jeunes adultes et tu incarnais pour moi un certain

romantisme, pétri d'idéal et de passion, même si tu as toujours su bien retenir tes sentiments.

Et l'écriture t'a conduit à la scène. Pendant plusieurs années, tu es devenu un diseur, de tes poèmes et de ceux des autres, choisis avec soin, autant pour leurs qualités littéraires que pour leur force politique, c'est-à-dire leur rêverie anarchiste. Avec les chansons de Blaise, tes textes et mon clavier, nous avons monté *Chimères en armes* un spectacle où l'on a pu te découvrir étrangement physique, comme si toute une part de ta sensibilité était libérée par la scène. Au fil des tournées, ta voix a pris son assurance et cette largeur dont bénéficieront tes futurs étudiants. Tu aimais convaincre avec les mots, les mots-musique et les mots-sens mais l'auditeur avait à faire aussi sa part du chemin. Tu voulais persuader parce que l'autre te rejoint, pas parce qu'il est abasourdi.

Tout était nuance avec toi. Tu pouvais sembler froid, un rien distant parce que tu te méfiais des fausses connivences, des complicités de bazar. Même superlatives, tes émotions restaient contenues. Idem quant à ton raisonnement, ta rigueur idéologique n'a jamais débouché non plus sur le moindre embrigadement.

Les tournées ont été pour nous l'occasion d'une immersion sociale, parfois d'un bain de foule. Nous parcourions les centres de vacances, été comme hiver, et dans les années 70, chaque spectacle devenait facilement un meeting. Un couplet engagé, une invective, un mot trop coloré et les réactions fusaient, n'attendant pas toujours la fin de la représentation. Ces confrontations d'expériences et d'opinions, ces discussions avec un mélange d'inconnu(e)s impossibles à rencontrer autre part ont été un précieux complément à l'enseignement souvent trop théorique que nous recevions à l'université. Occasion rêvée d'apprendre que la sociologie est aussi une science du vivant.

Avec toi, il fallait produire mais il fallait aussi penser. Penser l'air du temps, comprendre le pourquoi du comment, ne jamais s'arrêter au masque de l'évidence. Il n'y avait pas de rupture entre nos études et la vie. Tous les savoirs à peine découverts devenaient instruments d'analyse, outils d'exploration. Toi, tu savais ne pas t'éparpiller, garder la ligne claire qui trace l'essentiel et dans le même temps éliminer les scories sans enlever la chair. Dans mes souvenirs, tu n'as jamais dit n'importe quoi. Même une pure loufoquerie venant de ta part semblait cacher une profondeur inconnue. Derrière tes lunettes et divers systèmes pileux successifs, tu abritais ton humour, ta discrétion et aussi ta bienveillance pour les autres. Quelle chance de côtoyer un intellectuel patient, quelqu'un qui comprend qu'on puisse s'arrêter de comprendre, qu'on cale en cours d'explication et qu'un bon fou rire est aussi une façon d'appréhender le monde.

Redis-nous encore comment la sociologie peut être une ouverture ; dans un de tes derniers livres, tu écris :

« La vie conventionnelle n'est pas dénuée d'intérêt en soi, mais il faut bien comprendre que l'objet le plus intéressant de la sociologie n'est pas ce qui est partagé par la plupart des gens – ce que recherchent en général enquêtes et sondages. L'objet le plus intéressant, c'est ce qui est possible.

Ce qui est intéressant, ce sont donc des situations où le contraste se creuse, où des libertés se glissent, où le possible se dégage. Le fond du problème est bien toujours le fait que les choses peuvent se passer autrement, et que, parfois, elles le font. » [1]

---

[1] *Un sociologue en liberté, Lecture de Howard S. Becker*. Les Presses de l'Université Laval, 2004, pp. 136-137

Tu savais contenir la contradiction juste à sa place, dans la dynamique de l'harmonie, sans qu'elle déborde. Tu n'étais pas un être de polémique même si tu savais avec talent défendre ta ligne, affirmer le noyau dur de tes convictions, éprouver l'âme où s'enracinent les pérégrinations de la pensée et qui, chez toi, conjuguait liberté avec fidélité.

Cette liberté que tu savais fragile, toujours à conquérir, tu l'as chérie toute ta vie.
Je m'arrête sur une profession de foi que tu as écrite dans un de tes tous premiers textes, il y a plus de trente ans :

> « Je ne suis plus celui qui vole les brassards
> pour être le chef en cachette
> je ne fais que déchirer des mots sous le couvert d'apprendre
> j'aimerais qu'on parle de la honte et de la peur
> dans les livres de mathématiques
> et de la peine
> et bien d'autres choses
> et surtout
> qu'on dénonce le mensonge partout où on peut écrire ». [2]

Henry Torgue – 4 janvier / 8 juin 2006

[2] *Jouer Détruire,* Poésie parmi nous n° 10, Maison de la Culture de Grenoble, 1974, p. 19